

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 15

Artikel: Mais non !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lants de stupéfaction, le père Roulet lit alors son nom dans un des carrés bordés de noir, tandis que le cafetier détaille et lit l'article en posant dessus son index :

— David Roulet, vigneron — c'est pourtant bien toi ? — Madame et Monsieur Roulet-Favre, Monsieur....

Bref, il appert que rien n'a été omis d'essentiel et que le verset biblique, lui-même, n'a pas été oubliés et articule avec un peu de peine :

— Cristi de cristi ! Faut être une rude de che-noille pour vous jouer de ces tours ! la rosse ! ça devrait être rôti à petit feu... Et avec des pincettes, encore !...

— Alors, comme ça, c'est de l'invention ? dit en interrompant un des buveurs.

— Et puis comment, que c'est de l'invention ! Croyez-vous qu'on a envie de casser sa pipe sans dire bonsoir à la compagnie ? Versez me voir un verre, Louis, ces émotions, ça donne une soif. A la tienne ; à la vôtre. Il a du piquant, ton vin ; char-rette, on va sur les septante-cinq, c'est connu, mais la tête est encore bonne, le coffre aussi, il n'est pas tant esquiné que ça. Tout de même, pour une émo-tion, c'en était une de sorte. On va aller tirer toutes ces manigances au clair, dès qu'on aura fiffé son verre. A votre bonne santé, messieurs... Me brûle-t-il pas si j'y comprends quelque chose. Apporte encore trois décis, Louis.

— Dis-voir, suggère alors Louis, c'est pas ta belle-mère, des fois, qui a voulu t'enniaiser ?

— Ouah ! elle n'est pas si tant crouïe. Va me chercher ce litre.

Ayant vidé son reste en silence, avec la compo-nition requise de tout buveur digne de ce nom, le vi-gneron mystifié se lève :

— A la revoyance, vous entendrez encore parler du père Roulet ; pour sûr, il y aura du froté devant les tribunaux. Combien ça fait-il, les chopines ?

Sur ces paroles mémorables, il sort, après avoir réglé l'ami Louis, se promettant bien en petto de vivre encore une décennie, ne fût-ce que pour faire enlever les farceurs et les jaloux. C. F.

Dans nos annales judiciaires. — C'était il y a plus de quarante ans, à une audience civile d'un de nos tribunaux de district. Siégeait entre autres comme juge, un rentier affligé d'une infirmité de la vue : il était borgne. Au moment de délibérer sur une cause importante, son collègue assis à côté de lui (un notaire), crut devoir lui dire, sans penser à la portée de sa réflexion :

— Maintenant, M. O***, il s'agit d'ouvrir l'œil et le bon.

Et le juge, ainsi averti, de répondre :

— Je vous prie bien, mon collègue, de remarquer que je n'en ai pas le choix. Pn.

La livraison d'avril 1922 de la **Bibliothèque Uni-verselle et Revue Suisse** contient les articles sui-vants : Albert Rheinwald : Le Don Juan de Molière ; C.-A. Loosli : Macabre cohabitation. Nouvelle ; Ba-ronne M. Wrangel : Ma vie et ma fuite du « paradis communiste » (seconde et dernière partie) ; Louis Avenier : Le droit fluvial international et le ré-gime du Danube (seconde et dernière partie) ; I. Grunberg : La III^{me} Conférence Internationale du travail ; Henry Lehr : La Suisse en 1643, d'après un voyageur alsacien ; Lettre de Paris (Jean Lefranc) ; Chroniques allemande (A. Guillard), italienne (Pao-lo Arcari), politique (Ed. Rossier), suisse romande (Maurice Milloud), scientifique (Henry de Varigny).

La **Bibliothèque Universelle** paraît au commence-ment de chaque mois par livraisons de 200 pages.

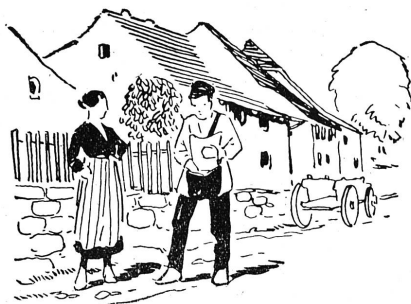
LES SURPRISES DE LA GRAND-VILLE. — Une brave Vaudoise, dont dame nature n'avait pas flatté les traits, hélas ! n'était jamais sortie de son village.

De retour de Paris, où elle a passé quelques jours chez des parents, elle raconte les aventures qui lui survinrent dans la grande ville :

— Pensez donc, dit-elle, j'étais dans l'omnibus et tenais, sur mes genoux, mon « ridicule » ouvert, avec mon porte-monnaie dedans, et où il n'y avait pas grand chose, quelques francs seulement... Mais ce n'est rien ça, il y avait aussi mon passeport. Pensez donc, si on me l'avait volé ! J'aurais été belle !...

— Oh ! alors, dans ce cas-là, ça n'aurait pas été dommage, fait le notaire.

Et tout le monde de rire. Elle aussi, gagnée par la contagion, mais sans avoir compris. E. M.



BOITE AUX LETTRES DU CONTEUR

M. R., épicière à V.-Mendraz. — Ce n'est pas une raison de ne pas faire l'aumône à autrui parce que vous ne voudriez pas qu'on vous la fit.

Madame V., à Bellerive. — Il est vrai que certain-nes allumettes prennent difficilement feu. Essayez, madame, de faire comme moi : frottez-les sur le fond de votre pantalon, ça réussit souvent.

M. Aug. V., à Chavannes. — Vous confondez « pou-le mouillée » avec « poule d'eau » ; cette dernière est un gibier bien connu, la première est une expression figurée qui signifie une personne-peu courageuse, peu entreprenante.

A. M. B., à Rolle. — Nous avons bien regretté de ne pouvoir assister aux funérailles de votre belle-mère, qui était la doyenne de nos abonnées. Ce sera pour une autre fois.

Gourmand, à Vevey. — D'accord avec vous, le saucisson à l'ail est délicieux, mais rend l'haleine malodorante, et nous ne connaissons pas de moyens pour corriger cela. Que voulez-vous, chaque mets d'ail a son revers !...

Madame V., à Nyon. — Sans aucun doute, la fil-lette de votre voisine a eu tort de dire à la vôtre « que vous n'étiez pas une méchante femme, bien que n'ayant pas toujours la tête à vous ». Il vaut mieux ne pas faire attention à cela. Les enfants, c'est jeune, ça répète tout ce que ça entend dire, sans penser à mal.

IL LUI EN GUIRA ! — X. se promène de long en large devant l'hôtel des postes. Il a l'air furibond et regarde fiévreusement tantôt sa montre, puis tan-tôt à droite, tantôt à gauche.

Un de ses amis passe :

— Que fais-tu là ?

— J'attends Y. Voilà trois quarts d'heure qu'il me fait poser. Ah ! s'il ne vient pas, je lui ficherai mon pied quelque part. Tu vas voir les étincelles ! Mr.

MAIS NON ! — On sait que la rougeur du nez est très souvent l'indice d'une maladie du foie. Un ma-lade, dont le foie avait reçu force demis et trois décis à distiller, en portait le témoignage nasal.

A sa femme, qui lui en faisait la remarque, lui disant : « Aujourd'hui, Némorin, ton foie te fait souf-frir, dis ? Tu as le nez rouge », il répliqua, maus-sade :

— Mais non, ce n'est pas le foie qui m'a fait venir le nez rouge ; c'est le vin blanc.



L'ŒUF D'OR

Un conte des Alpes Vaudoises.

II

Désagréable surprise. David Durgniat, heureuse-ment, n'avait pas les nerfs sensibles. La première émo-tion apaisée, il chercha dans ses poches de quoi faire de la lumière. Mais, briquet, pierre, amadou étaient restés sur le seuil du chalet, à côté de la pipe, vivement posée pour courir vers l'œuf d'or.

— « Crouïe » affaire, murmura-t-il. Enfin, tant pis ; il n'y a rien à « repiper ». Faut regarder avec les mains comme les aveugles.

Et il commença d'inspecter les parois rocheuses, tâtonnant en quête de quelque ouverture libératrice. Après avoir ainsi marché durant un temps assez

long sans rencontrer aucune issue, ni même aucun angle, David conclut à une caverne circulaire.

— A moins, pensa-t-il, que chaque côté soit si grand, si grand que... Mais, non, je connais ce ro-cher. Il n'est pas immense.

Et comme il se rappelait la structure extérieure du bloc, il se rappela aussi n'avoir jamais remar-qué la moindre fissure. Pourtant celle par laquelle l'œuf d'or l'avait entraîné n'était point dissimulée.

— Encore une diablerie, murmura-t-il. J'aurais mieux fait de laisser cet œuf en repos.

Cela dit, il recommença son voyage d'explora-tion.

— Pas possible que je ne trouve un moyen d'en sortir !

Ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, ou bien quelque lumière éclairait, peu à peu, sa prison, car bientôt il distingua plus nettement les menues as-pérités des parois et la forme de la caverne : une rotonde comme il le présumait, spacieuse et très haute. Si haute que, dans le demi-jour, on ne pou-vait apercevoir la voûte. Etrange aussi, ce demi-jour : une lueur azurée, légère, très douce, comme celle de quelque veilleuse brûlant sous un globe de verre bleu. David Durgniat regardait autour de lui, curieusement. Et tout à coup, il vit, au centre de la caverne, sur le sol, un objet qui reflétait joliment la lumière d'azur.

— Qu'est-ce encore que cette machine-là ? grommela-t-il, inquiet un peu et s'approchant avec prudence.

— Ah ! brigand ! L'œuf, l'œuf d'or.

Furieux, il levait le pied pour en frapper le ma-lencontreux bibelot. Mais, le geste ne s'acheva pas. David demeura pied levé, bouche béante, aphone et ahuri. Devant la menace, l'œuf s'était ouvert comme un coffret, et, de ce coffret, surgissait dans un rayonnement d'azur, la plus adorable fillette qui, jamais, fit à notre planète l'honneur d'une vi-site. Et, avec elle, tout un petit monde d'oisillons ; tandis que des fleurs, fraîches écloses, tapissaient instantanément le sol et les parois. Un souffle de printemps avait créé la vie et la joie. Et quel con-cert de gazouillis, de roulades, d'arpèges, de trilles, toutes les mélodies des fauvettes, des rossignols, des merles, avec le roucoulement des colom-bes, avec le sifflet des hirondelles, avec le babil impertinent des moineaux. Un concert comme jamais homme n'en avait entendu et comme jamais hom-me n'en entendit depuis lors. Mais, tout cela, voyez-vous, n'était rien, comparé au joli rire de la fillette. Un peu railleur, il est vrai, mais point méchant, et si gai, si franc, si pur, s'égrenant au caprice des pensées heureuses et réveillant une multitude de raisonnances qui en perpétuaient la chanson.

David Durgniat, le pied en l'air, comme un héros au bord d'un ruisseau, était d'ailleurs si absolument ridicule que cette gaité s'expliquait sans autre. Par ailleurs, et pour être juste, il faut avouer que le spectacle extraordinaire auquel assistait le brave garçon excusait son ahurissement. Et, d'abord, l'exquise riieuse, jolie, jolie, jolie blonde, avec, dans ses cheveux abondants, de mignonnes touffes de myosotis et d'œillets sylvestres. Elle était vêtue d'un tissu de fleurs et de feuillage. Violettes, églan-tines, cyclamens, épervières, ancolies, orchys, ané-mones, etc., formaient une miraculeuse broderie sur laquelle des papillons vivants butinaient avec leurs cousines les abeilles et les libellules. En sa main, la fillette tenait une branche d'aubépin : son sceptre, sans doute. L'âge ? Treize ou quatorze ans d'après les apparences humaines, mais quelque chose de surnaturel émanait de cette adorable créa-ture, donnant à son regard, à son sourire, à sa voix une expression d'immortalité heureuse. Elle avait l'âge d'un être éternel et toujours jeune.

— Bonjour, David Durgniat !

Cette salutation, sur un ton quelque peu mali-cieux, ne rassura guère notre montagnard. « Voilà qu'elle sait mon nom, pensa-t-il. Eh ! bien, je suis dans de jolis draps. » Toutefois, reprenant un peu conscience des choses, il abandonna son attitude d'échassier pour celle d'un honnête bipède assez in-quiet.

— Tu n'es pas poli, David Durgniat. Je t'ai sou-haité le bonjour.